

## Petite révolte d'un académicien

Jacques Laurent, *Le Français en cage*, Paris, Grasset, 1988, 136 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 31, numéro 1 (181), février 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1989). Compte rendu de [Petite révolte d'un académicien / Jacques Laurent, *Le Français en cage*, Paris, Grasset, 1988, 136 pages.] *Liberté*, 31(1), 92-95.

---

# LIRE EN FRANÇAIS

---

---

GAÉTAN BRULOTTE

## PETITE RÉVOLTE D'UN ACADÉMICIEN

Jacques Laurent, *Le Français en cage*, Paris, Grasset, 1988, 136 pages.

Il est toujours intéressant de connaître les impressions d'un écrivain sur son outil de travail, la langue. C'est une telle occasion que nous offre le romancier et académicien français Jacques Laurent dans son pamphlet *Le Français en cage*. Son objectif est ambitieux: libérer les usagers des camisoles de force imposées par le purisme. La cible attaquée est multi-forme et tenace: ce sont tous les policiers du français qui traitent notre langue comme si elle était morte, tous les censeurs qui, sous prétexte de protéger un être fragile, en réalité l'étouffent et l'empêchent de se développer.

Jacques Laurent part donc en guerre contre les constipés du français. D'un membre de l'Académie française, une telle charge est pour le moins surprenante. Mais l'auteur entend bien donner une leçon de liberté. «C'est maîtriser une langue que d'apprendre à jouer avec elle», écrit-il (p. 24). Tout écrivain doit avoir une liberté minimale face à ce système oppresseur qu'est la langue. Il a d'autant plus droit à cette liberté qu'il a besoin d'adapter son outil aux réalités contemporaines.

Voilà donc un vieux débat que ranime ici l'auteur des *Sous-ensembles flous*. Rien de bien neuf ne s'en dégage et on eût peut-être aimé davantage de mordant dans la revendication. Mais Laurent privilégie la modération. S'il s'en prend à certains zèles excessifs, il n'approuve pas davantage le

laxisme. Le français a encore besoin de défenseurs. Cependant il est temps, nous dit en substance Laurent, qu'on se décide à distinguer les vrais périls que court la langue des lubies que cultivent les fétichistes.

Ainsi, selon lui, la croisade actuelle en France en faveur des dictées pour améliorer l'orthographe n'est qu'un coup d'épée dans l'eau. Cette croisade porte trop sur les recoins obscurs et piégés de la langue (c'est-à-dire essentiellement les termes techniques ou scientifiques) pour réussir à modifier sensiblement la pratique quotidienne des usagers. En outre, comme l'orthographe de nombreux mots est contraire au bon sens, plutôt que d'en perpétuer les anomalies, ne faudrait-il pas la régulariser, quitte à remettre en cause les pouvoirs qui régissent le français? Encore une fois, de la part d'un académicien, voilà des propos quelque peu inusités! Parmi ces anomalies indéfendables dont nous devrions nous débarrasser, Jacques Laurent rappelle notamment le cas de *chausse-trape* (avec un seul *p* — le Robert commettrait une faute en le proposant avec deux *p*) et celui de *chariot* (avec un *r* alors que tous les dérivés de *char* en prennent deux).

Mauvais gardiens de la langue sont également ceux qui se servent du Littré comme d'une autorité absolue. La langue a évolué depuis le 19<sup>e</sup> siècle, c'est évident. L'académicien sent le besoin de le démontrer avec l'exemple amusant de *dévisager*, dont le sens courant à l'époque de Littré était «déchirer le visage», alors que le sens courant actuel («regarder avec attention») était le sens populaire. Si Jacques Laurent enfonce ainsi des portes ouvertes, c'est parce que le Littré continue d'avoir ses inconditionnels, comme si le français s'était pétri-fié il y a un siècle ou deux.

Comme la langue a évolué, l'écrivain d'aujourd'hui est bien obligé d'en tenir compte. Il doit, s'il veut communiquer avec ses lecteurs, renoncer à certains emplois qui ne vont plus avec l'usage. Conserver à tout prix, c'est insensé. Il faut bien accepter que le sens des mots bouge, sinon, comme le raconte la petite histoire bien connue, on s'interdirait de descendre dans un ascenseur pour ne pas l'utiliser à contresens.

Parmi les dangers réels qui pèsent sur la langue, Jacques Laurent signale les relâchements syntaxiques et surtout il soulève l'incontournable problème de l'anglicisation progressive du français. Si l'on est en droit d'écarter vigoureusement les emprunts trop faciles à l'anglais, il faut en revanche permettre aux écrivains de dénommer les nouvelles réalités et de créer des néologismes lorsque ces nécessités lexicales s'imposent. Il faut accueillir des mots nouveaux dans notre vocabulaire et applaudir l'accession d'un mot ancien à un sens moderne.

Tout en s'élevant contre ceux qui mettent le français en cage, Jacques Laurent s'interdit la moindre tolérance pour les vrais dangers qui le menacent. Il protège ainsi sa position d'académicien tout en narguant les gardes-chiourmes de la langue. En dépit des censeurs, il défend par exemple *s'en rappeler* et *par contre*, mais pour la tradition, il fustige *must* et pourfend *ce n'est pas évident* (pour *c'est difficile*).

Ce qui finit par dominer dans ce pamphlet, c'est tout de même le cri du cœur de l'écrivain en faveur de plus de liberté. Cet esprit se manifeste encore lorsqu'il aborde la question du style. S'il appuie son collègue Yves Berger qui, il y a peu, dénonçait l'affaiblissement de la prose, l'invasion adverbiale, la fréquence des formes passives et l'abus du gérondif, en revanche il met en garde contre les dégâts que la volonté de trop bien écrire provoque aux dépens de la clarté et de l'exactitude, prend le contre-pied de préceptes stylistiques séculaires, valorise les *qui* et les *que*, réclame le droit à la répétition de mots et restaure la simplicité des auxiliaires. Il montre comment Gide, à force de contorsions stylistiques, a pu aboutir à des contresens graves dans sa traduction de Conrad. Et en bon pamphlétaire, il n'hésite pas à prendre des partis parfois un peu contestables: à la concision de Flaubert, par exemple, il préfère nettement la négligence de Stendhal (négligence que, du reste, il nous illustre abondamment).

Laurent aborde encore le problème très actuel du genre. Lui-même porté à féminiser le mot *automne*, les confusions du masculin et du féminin lui inspirent tendresse et sympathie: «Il n'y a aucun mal, excusait à ce sujet Littré, à ce qu'un mot

reste des deux genres puisque, par le fait, il est ainsi.» C'est sans doute pour cette raison que, dans son livre, Jacques Laurent utilise tantôt le féminin et tantôt le masculin pour désigner les lettres de l'alphabet (le *r*, une *r*), malgré les dictionnaires et malgré le célèbre E blanc de Rimbaud. On le croirait partisan d'une nouvelle indifférenciation des genres qui ferait affleurer quelque fond neutre de la langue. Mais il est par ailleurs un fervent séparatiste des genres: cette ségrégation est, selon lui, une force plutôt qu'une faiblesse de la langue et il en rappelle les avantages lorsqu'il s'agit de protéger ou de promouvoir certaines distinctions (comme celle qu'il chérit entre *une couple*, pour une paire, et *un couple*).

Si l'on en juge à ce livre, Jacques Laurent semble quelque peu étouffer dans le carcan de l'Académie française. Mais il est assurément sain qu'une institution justement réputée pour son esprit étriqué, suscite une voix dissidente, si timide soit-elle. Bien des écrivains, des lecteurs et des usagers partagent l'opinion de Laurent: on ne peut pas mettre le français en cage. Et nombreux sont aussi ceux qui n'hésiteraient pas à conclure avec lui: la langue française, «je la vois vivante, je la veux vivace».